

Une ère nouvelle pour le ski

« L'expérience, c'est le nom que chacun donne à ses erreurs »

Oscar Wilde

Texte : Enzo Cardonatti¹

Traduction et adaptation par Louis Volle



Lorenzo Facelli. Aiguille Verte: couloir Z (Mont-Blanc).

Beaucoup de choses ont été écrites sur l'histoire du ski, de manière plus ou moins autorisée. L'ouvrage de référence « Alpinisme hivernal » de Marcel Kurz a proposé dès 1925 une définition de cette activité qui utilise le ski comme un moyen de faire de l'alpinisme. Parallèlement à la conquête

hivernale des grands sommets des Alpes, le ski-alpinisme crée sa propre identité, en privilégiant la descente et le style des skieurs. Avec l'évolution – pourtant lente – du matériel et la possibilité de skier régulièrement dans les stations de ski, le niveau technique des pratiquants s'élève régulièrement. La

technique de descente revêt plus d'importance que la technique alpine d'ascension. À la fin des années 60 se produisent des changements techniques et culturels : Arva, bulletins d'avalanches, premier recueil d'itinéraires du couple Traynard avec une nouvelle échelle de difficulté. Dans le domaine du

matériel apparaissent les fixations de ski-alpinisme qui bloquent le talon en descente, et peu après, les chaussures rigidifiées grâce au plastique. Mais la plus sérieuse nouveauté technique et culturelle est une activité qui lie encore plus la pratique du ski à celle de l'alpinisme, avec comme champ d'action les grandes parois glaciaires des Alpes : le ski extrême. Le terme « extrême » sous-entend d'office que la descente des grandes parois enneigées des Alpes est l'affaire d'une élite, à la limite de ses possibilités. Tous les pionniers qui explorèrent ces espaces inconnus comme Vallençant, Baud, Saudan, Holzer eurent le privilège d'établir des règles et de préciser les limites de leur activité. En découla le mythe du « skieur de l'impossible » représentant l'expression la plus forte de ce qu'il est possible de faire skis aux pieds. Cette définition, historiquement justifiable, apparaît aujourd'hui dépassée.

Ethique et esthétique : le style du ski extrême

La nature même de la discipline, avec son ambivalence entre pure descente et union de l'alpinisme et du ski, se prête mal à définir quels comportements seront en réalité « corrects », chacun défendant son mode d'appréhension du ski extrême dans une époque de pionniers. Aujourd'hui on peut affirmer avec une absolue certitude que montée et descente sont indissociables et que cette union « propre » de l'alpinisme et du ski représente la ligne de conduite de la majorité des pratiquants. Ceci grâce à des personnalités charismatiques comme Stefano De Benedetti qui ont dès le début défini leur pratique par cette exigence et sans compromis. Mais il existe un autre aspect important, c'est l'esthétique de la descente. Ce n'est pas une attitude contraire à l'éthique de descendre

FACE EST DU CHABERTON

Le « ripido » peut s'illustrer par cette « invention » de Stefano De Benedetti : la face est du Chaberton. Un sommet méconnu des alpinistes, un versant de plus de mille mètres très raides composé de rochers pourris, de caillasse, de pentes gazonnées suspendues où les seuls visiteurs étaient les chamois. Le tout ravagé par les avalanches dès les premières neiges. Car c'est bien cela le terrain du « ripido », immense, ouvrant des possibilités illimitées mais inconstantes, sur tous les versants raides d'une montagne à partir du moment où le skieur a porté son regard, imaginé une ligne qu'il essaiera de skier ensuite. La neige seule à un moment donné, plus ou moins long, fait exister un cheminement éphémère. C'est bien ce chemin d'audace, d'imagination et de création qu'emprunteront les Tardivel, Lécluse, Negri ou Cardonatti ainsi que les centaines de « ripidistes » qui aujourd'hui continuent cette aventure passionnante.

Louis Volle

une pente en escaliers, c'est seulement anti-esthétique. Comme le prônait le regretté Gérard Chantriaux, l'élégance de la descente est la deuxième composante du ski extrême. Dans un article « Ski extrême, une nouvelle forme d'alpinisme » paru dans la revue *La Montagne et Alpinisme* de juin 1974, Patrick Vallençant définit le ski extrême comme « une nouvelle forme d'alpinisme, ni plus ni moins ». Son livre « Sci estremo » traduit en italien, et son film qui raconte ses descentes au Pérou et dans les Alpes, contribueront, en accord avec Anselme Baud, à en faire le chef de file de cette école d'une éthique rigoureuse liée à

celle de l'alpinisme, exigeante aussi sur le sens esthétique de la descente, le choix de la ligne et la virtuosité technique.

Le ski extrême : une réalité inverse de l'alpinisme

Si dans l'alpinisme l'aboutissement est le sommet, pour le ski extrême il n'est qu'un point de passage. L'objectif de ce qui devient une sorte de « voyage » est la somme des expériences vécues – sensations, défis – d'abord pour gravir la paroi en alpiniste, puis pour la redescendre à skis jusqu'au pied de la paroi. Le sommet n'est pas le but mais le point de départ d'une expression technique et esthétique, de sa propre capacité à parcourir à ►

Andrea Moretti.
Mont Viso versant nord-est.





► l'envers la paroi gravie à pied. Et le vide ? L'escalade, parce qu'elle conduit au sommet, concentre notre attention vers le haut. À la montée, quand nous commençons notre parcours vertical, il mobilise dès la base de la paroi toute notre énergie et notre concentration. Le vide se creuse peu à peu derrière nous, sa présence nous accompagne, mais nous n'y accordons pas d'importance parce que notre action nous porte vers le haut. Le sommet atteint, la descente, qui

Enzo Cardonatti. Pointe Loson (val Sangone) éperon est.

peut être plus ou moins engagée, fait certes ressentir le vide, mais nous retournons dans la vallée et notre geste technique, nous l'avons déjà réalisé durant l'ascension. Dans le ski extrême, le vide modifie la perspective de notre action. Quand nous chaussons les skis au sommet, dans une brèche ou un col, tout notre effort technique devra composer avec le vide qui s'ouvre devant nous. L'objectif devient la

base de la paroi, la réalité du vide s'inverse. Les premiers virages, les plus difficiles, modifient l'appréciation ; nous avons le vide devant nous ; il nous engloutit vers le bas ; aucun cordon ombilical ne nous relie à un compagnon ou à la paroi. Le geste technique éloigne de la paroi, suspend sur le vide ; pour un instant la pointe des skis regarde la vallée. Ce moment magique contient ce que beaucoup d'entre nous recherchent dans cette activité : la légèreté de notre être.

Années 2000 : les héritiers

Après les années des pionniers, le ski extrême semble limité à la répétition des grands itinéraires classiques, même si certains font des enchaînements en une journée comme Gérard Chantriaux dans les Ecrins ou Jean-Marc Boivin dans le Mont-Blanc. Les grandes parois himalayennes n'attirent pas non plus les skieurs extrêmes : elles sont trop compliquées et coûteuses, elles nécessitent une expédition trop lourde et contraire à l'éthique rigoureuse des skieurs pour une neige souvent ventée, croûtée ou glacée. Stefano De Benedetti dit même dans un article de la revue du CAI en 1989 : « Il faut admettre que les héritiers, à court de premières descentes après le pillage de ma génération, seront beaucoup moins heureux que nous. » Pourtant peu à peu un nouveau concept fait surface : « le ski ripido » ou ski de pentes raides ! Dans les Alpes et surtout dans les vallées proches de Turin, un groupe de « gamins » commencent à parcourir des itinéraires nouveaux sur des sommets des vallées de Suse, Lanzo, Cluson... La difficulté devient un concept relatif, le primordial est la ligne esthétiquement parfaite. Cette exploration se divulgue timidement dans des revues spécialisées et les milieux alpins académiques sont méfiants. La grande révolution du ski a du mal à émerger². C'est l'époque où en France Volodia Shashahani commence à éditer ses guides Toponeige, proposant une nouvelle



Mario Monaco. Argentera (valle Gesso, Alpes-Maritimes) versant ouest, col Ghunter.

échelle d'évaluation des descentes, incluant toutes les dimensions du ski, du parcours facile à la descente extrême. « Ripido » est une expression rassurante, n'inspirant pas la peur de l'extrême, assurant le trait d'union avec le plus grand nombre des skieurs alpinistes, englobant le concept d'exploration et ouvrant un nombre indéterminé de parois, couloirs ou versants à skier. Bientôt l'inclinaison des pentes augmente.

L'aube du ski ripido

En 2002 Igor Napoli publie en Italie le premier guide qui recense systématiquement les itinéraires de ski ripido et extrême. Et Federico Negri, qui avait interrompu son activité après la mort d'Ugo Pognante, tombé au couloir Gervasutti du Mont Blanc du Tacul en 1992, chaussa à nouveau les skis, en fidélité je crois à la mémoire d'Ugo. Federico était un artiste, un visionnaire du ski. Son retour sur la scène du ski rassembla nombre de personnalités dont je faisais partie. Ce fut une saison de descentes, mais surtout d'amitié et de joies. Entre temps les moyens de communication s'étaient développés : l'entrée dans l'ère internet permettait désormais des contacts immédiats et l'apparition de sites dédiés au regroupement des itinéraires permirent les premiers récits de ski ripido. En juin 2005 nous décidâmes avec Federico de trouver le temps de coucher sur le papier nos expériences. C'est ainsi que naquit la première édition de « Ripido ! » qui décrit 180 lignes de descente, du Viso au Grand Para-

dis. Cette collection d'itinéraires était un prétexte pour partager des expériences, des émotions et des amitiés, dans un style peut-être un peu naïf mais avec sincérité. Nous commençâmes aussi à faire des tournées de soirées en Italie du Nord. Les salles se remplissaient plus que nous ne l'aurions espéré dans les suppositions les plus optimistes. Une aube nouvelle pour le Ripido se levait. Avec des années de retard culturel – hommage à la France – commence une véritable révolution. Le ski ripido va s'imposer et être accepté comme élément d'innovation dans le monde du ski-alpinisme. De même l'introduction dans les guides italiens de l'échelle Volopress, la recherche assidue de nouveaux itinéraires sur les montagnes voisines, les relations épistolaires ou personnelles fréquentes avec des amis français passionnés, dans un climat de total partage et d'amitié, inconcevable dans d'autres milieux alpins, ont provoqué en peu d'années une multiplication du nombre de descentes et de pratiquants. L'évolution plus culturelle que technique de cette discipline a subi une brutale interruption avec la mort de Federico Negri dans une avalanche sous la paroi nord du Bersajas le 7 décembre 2008. Tout semblait fini ! L'écho de la tragédie aurait pu nous ramener dans les limbes, nous marginaliser. Nous aurions pu être considérés comme des aventuriers irresponsables prenant des risques inconsidérés. Je me trompais ; la graine avait germé et de nombreux jeunes, bien pré-

RESPECT ENZO !

Ses amis d'aventure le surnomment « Le roi » ! Sous son nom ou son pseudonyme (Kowalski), Enzo Cardonatti alimente la chronique « ripido » chez Gulliver.it. Enzo a répété ou exploré à skis nombre des grands itinéraires des Alpes occidentales. En hommage à Federico Negri disparu en 2008, il s'est attelé à la rédaction d'un « Ripido2 » entièrement nouveau de conception et de contenu. Il y propose 175 pentes raides (de 3.3 à 5.4) de Gênes à Aoste. Bien sûr la classe éblouissante de Stefano De Benedetti et la maestria de Federico Negri planent sur l'ouvrage. Enzo fait aussi parler la fine fleur des ripidistes italiens, Mario Monaco ou Feis (Lorenzo Facelli) compagnon de Jérôme Gingreau. Vous en découvrirez bien d'autres, attachants, inventifs, boulimiques de pentes et parfois secrets comme Federico Varengo, répétant la De Benedetti à la face ouest du Viso. Un chapitre particulièrement réussi sur le Viso met en évidence la spécificité du ski-alpinisme extrême et son pouvoir de fascination sur les skieurs les plus audacieux. Plus que des descriptions d'itinéraires, c'est un livre d'analyse, de réflexion et de témoignages. Certes, c'est écrit en italien mais la qualité des photos, des tracés et des données techniques se suffisent à elles-mêmes.

Louis Volle

Ripido ! d'Enzo Cardonatti – Edizioni Ripido. Peut être commandé chez Volopress

BIBLIOGRAPHIE

Marcel Kurz : *Alpinisme hivernal*, Ed. Payot, 1925.

Igor Napoli : *Voglia di Ripido*, Ed. de l'Arciere, 2002.

Federico Negri, Enzo Cardonatti : *Ripido !*, Ed. de l'Arciere, 2005.

Enzo Cardonatti : *Ripido !* Ed. Ripido, 2012.

Dominique Potard : *Skieurs du ciel*, Ed. Guérin, 2012.

Marco Blatto : *Meta e sentimento della scalata*, Luglio editore, 2013.

À ne pas manquer le dernier film de Sébastien Montaz-Rosset : « T'es pas bien là ? » sur le ski de couloirs avec entre autres Vivian Bruchez, Kilian Jornet et Pierre Tardivel. Humour et sensations fortes garanties. On peut en voir des extraits sur le site www.sebmontaz.com et même le télécharger (9€) : <http://www.sebmontaz.com/videos/265-downside-up-t-es-pas-bien-la>

Le Viso est un parfait exemple de cette énergie créatrice du ski ripido

Au cours des trois dernières saisons, mais surtout au printemps 2013, le Viso a vu un nombre incroyable de répétitions des versants nord, ouest et sud et deux nouvelles descentes : par le couloir du Lago Grande en face est et en face nord-est. Le premier enchaînement des quatre couloirs de la face nord, dans la même journée, (Coolidge supérieur, couloir central, couloir Perotti et Coolidge inférieur) fut accompli par l'Italien Lorenzo Facelli et le Français Jérôme Gingreau illustrant l'esprit transfrontalier de cette discipline.

Federico Negri était un artiste, un visionnaire du ski. Sa façon de skier était sûre et élégante. Il imaginait ou trouvait par intuition les grandes descentes en observant la montagne, découvrant un cheminement subtil, déjouant ses pièges. Un homme qui voulait vivre une passion jamais apaisée malgré la tragédie de la disparition de son ami et frère Ugo Pognante.

Marco Pitet. Breithorn occidental, voie Supersaxo.



L'IMAGE

Contrairement à ce qui s'est passé pour l'alpinisme, qui donna naissance à toute une littérature, le ski-alpinisme s'exprime avec des images. Le ski est intrinsèquement un acte esthétique que les images valorisent. Et le film de la descente est devenu la preuve irréfutable de sa réalité, dans une période où les sceptiques étaient majoritaires. Même Messner affirmait: «là où je m'accroche avec piolets et crampons, personne ne peut descendre à skis!» La filmographie est abondante, la littérature presque inexistante. Les images de grandes descentes deviennent le prétexte de films avec petit scénario, comme «El gringo esquador» de Patrick Vallençant ou «La parete che non c'è» de Stefano De Benedetti, où la descente est l'occasion de mettre en lumière leur propre façon de vivre et leur philosophie liée à la pratique du ski extrême.

► parés, continuaient à chercher de nouveaux itinéraires, à tracer des lignes éphémères sur les parois des vallées alpines les plus variées. La nouvelle génération de skieur de «ripido», m'a permis à moi, orphelin de Federico, de recueillir pour une nouvelle édition de «Ripido!» les informations pour 175 nouvelles lignes de descente, de Gênes à la vallée d'Aoste pour un volume plus consistant. La collaboration avec le jeune virtuose de Grenoble Louis Grenet m'a permis de publier pour la première fois en langue italienne des itinéraires nouveaux ou classiques des Ecrins, de Maurienne et des Aravis.

Quel nom choisir ?

Ski extrême, ski ripido, ski de pente raide, ski de couloir ? Il faut pour de bon enterrer ces distinctions de termes. Nous sommes au terme d'une évolution technique et culturelle qui permet de rassembler toutes ces définitions en une seule: le ski-alpinisme, synthèse de toutes les composantes éthiques et esthétiques. La difficulté est une des données variables, comme la qualité de la neige. L'échelle d'évaluation de Volopress a actualisé ce concept rendant possible l'unification de toutes les composantes de la discipline. On monte avec ses jambes, on descend en cherchant l'esthétique des mouvements et on affronte des difficultés correspondant à ses capacités. Certes la difficulté est un facteur fondamental, mais la base est unique. Pour tous, le chemin de l'exploration, de l'imagination, de la créativité est ouvert. Le voyage continue, quelle que soit l'inclinaison de la pente. **M**

¹Enzo Cardonatti est l'auteur des deux éditions de Ripido!, il fait partie du Groupe italien des écrivains de montagne, il est membre du CAI (Club Alpin Italien) et de l'Alpine Club.

²C'est ainsi que les descentes de la face sud-est du Roc du Grand Paradis, de la paroi est de la Punta Balthazar ou du Torrione est de la Pointe Melchior dans la Vallée Etroite, œuvres de Federico Negri, passèrent inaperçues en dépit de leur niveau élevé et de leur beauté. De même la moisson impressionnante de Ugo Pognante, en compagnie de Federico Negri et Marco Pitet, des Cunésiens Kanalin Terzolo et les frères Ugo et Paolo Bottari.

UN POINT DE VUE FRANÇAIS

QUESTIONS À



Pierre Tardivel

Pierre, avec encore sept « premières » à ton actif en 2013, tu as prouvé que Stefano De Benedetti qui prédisait en 1989 un avenir morose aux nouveaux protagonistes du ski de pente raide s'était largement trompé ?

Ce texte sur Ripido est vraiment très juste et intéressant, parfaitement traduit. De Benedetti a dû s'avancer un peu tôt car un nombre incroyable de premières a été réalisées depuis 1989. Après la période des pentes larges, on est allé chercher des couloirs plus étroits, moins commodes, avec des obstacles, des traversées, il a fallu imaginer des itinéraires complexes... Mais sans vouloir jouer à mon tour les prophètes de mauvais augure, je pense que cela va devenir très difficile à partir de maintenant. Une des évolutions actuelles qui consiste à « descendre dans les cailloux » (ndlr: sans usage de rappels...) va sûrement permettre de réaliser des choses auxquelles nous n'avions peut-être pas pensé jusque-là, mais en ce qui concerne « les descentes intégralement sur neige », les Alpes et Préalpes ont été largement écumées...

Peut-être la discipline va-t-elle se développer en Himalaya ?

C'est vrai qu'aujourd'hui pour « ouvrir », il faut aller loin et haut. Mais organiser une expédition est toujours très aléatoire et dans notre discipline, l'engouement n'est pas grand pour les sommets lointains. En tous cas, personnellement, je préfère pratiquer « autour de chez moi »...

Est-ce que la discipline a beaucoup évolué ces dernières années ?

Je suis de ceux qui pensent que tout a quasiment été fait quand David Chauchefoin a descendu la Voie des Autrichiens à la Face Nord des Courtes en 1977... Depuis on n'a quasiment rien fait de plus raide. On parle souvent de raideur de pente mais d'une part on fait rarement plus de 53/ 54° soutenu, d'autre part une pente à 45° en glace est bien plus difficile que du 55 en bonne neige... Maintenant, des jeunes comme Vivian Bruchez ou Julien Héry sont arrivés à découvrir de nouvelles descentes, parce qu'ils ont un regard neuf, mais aussi parce qu'ils acceptent de descendre de longues sections en terrain mixte, voire rocheux. L'avenir est peut-être là, mais il faudra trouver cependant la limite acceptable pour que cela reste du ski et surtout du plaisir. Il ne faudrait pas régresser...



Même le matériel n'a rien apporté ?

Si bien sûr, mais plus du point de vue du plaisir et de l'esthétique que de la performance. De mon côté d'ailleurs, ayant un peu fait le tour du ski classique (avec deux planches...) je suis en train de me laisser tenter par le snow board qui a un côté très esthétique...

Est-ce que tu as une éthique particulière ?

Le ski de pente, c'est de l'alpinisme: donc le sommet, tout au moins le départ d'un sommet ou d'un col, reste très important. Et puis il est bien sûr essentiel de remonter préalablement à pied ce que l'on va descendre. D'abord pour une question de sécurité (car on connaîtra les conditions parfaitement) mais aussi parce que ça fait partie du jeu. (Gouvy est tombé de n'avoir sûrement pas repéré la montée...) Pour ce qui est de l'usage de l'hélico, je n'y suis globalement pas favorable même pour faire des images, parce que ça pollue. Et il faut que les « riders » (qui l'utilisent beaucoup) se rendent compte que la prise de risque est plus importante du fait du non repérage.

Quels sont pour toi les challenges qui restent à accomplir dans les Alpes ?

J'étais à la Roualle dans les Aravis avec Vivian l'hiver dernier, il a fait un saut tout simplement incroyable: pas très haut, 2 ou 3 mètres, mais la réception est à un peu plus de 45° et on n'a que 10 mètres pour s'arrêter avant une falaise de 300 m... J'ai également sauté, mais avec les skis sur le sac... Les sauts sont peut-être une perspective. Sauter quand jusque-là on mettait une corde de rappel... Les free riders seront sûrement capables un jour de dépasser notre niveau actuel... On peut aussi compter sur les changements climatiques, les séracs qui deviennent moins raides. Je pense qu'une pente comme la Face Nord du Triolet (qui n'a été faite qu'en partie) pourra se faire intégralement un jour.

Si tu devais donner un petit coup de chapeau ?

J'en donnerais deux: un pour Jean-Marc Boivin qui est quelquefois oublié et aussi à Dédé Giraud (voir Skieurs du ciel de Dominique Potard aux éditions Guérin 2012) qui a été le premier, avant même Sylvain Saudan, à faire des pentes raides en Oisans...

Propos recueillis par Luc Jourjon